

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

M. ÉMILE CHEYSSON

INSPECTEUR GÉNÉRAL DES PONTS ET CHAUSSEES

PROFESSEUR A L'ÉCOLE DES MINES ET A L'ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES

VICE-PRÉSIDENT DU COMITÉ DE DIRECTION DU MUSÉE SOCIAL

Messieurs,

C'est avec une vive émotion que je m'avance à mon tour vers ce cercueil pour rendre un suprême hommage à l'homme de bien, au grand philanthrope, dont j'ai eu l'insigne honneur d'être le collaborateur et l'ami.

Les orateurs qui m'ont précédé viennent de dire avec éloquence et autorité ce qu'il a été, ce qu'il a voulu faire et ce qu'il a fait, et comment, par une ascension continue, il s'est graduellement élevé jusqu'aux sommets du devoir social, du don de soi-même et de l'amour. Ma mission est plus modeste, plus circonscrite, et se limite à rappeler les services qu'il a rendus à l'enseignement social.

Dans son *Décatalogue*, qu'il m'envoyait des montagnes d'Auvergne, le 7 juillet dernier, le comte de Chambrun inscrivait, comme premier commandement : *Enseigner*.

Épris de l'action, dont l'expérience de chaque jour lui révélait à la fois la nécessité pressante et les difficultés, il avait nettement compris qu'elle ne saurait être efficace et salutaire qu'à la condition d'être guidée par des idées justes et fortement établies. Si rien ne vaut une action bien réglée, rien n'est plus dangereux qu'une action sans principe et sans boussole. Quand l'homme fait mal, c'est rarement par méchanceté voulue : presque toujours, il est victime d'une erreur dont il subit de bonne foi les entraînements.

Au milieu des systèmes que chaque jour voit éclore, des sophismes qui circulent et dont on s'imprègne à son insu, des convoitises qui s'agitent, des passions qu'on exalte, des aspirations généreuses, mais parfois utopiques, qui fermentent, le comte de Chambren pensait qu'il serait imprudent de laisser les jeunes gens, qui vont être assaillis demain par ces problèmes sociaux, à la merci des impressions incohérentes et confuses du milieu ; mais qu'il importait à eux et à la chose publique de les munir d'un fil conducteur, de les armer de science. « La science, suivant le mot du Père Gratry, c'est la conscience éclairée. Vouloir ne suffit pas : vouloir et savoir, c'est pouvoir. » Déjà, dans le même sens et avec plus d'énergie encore, Bacon avait dit « que l'homme peut autant qu'il sait (1) » ; la mesure de son pouvoir est celle de son savoir.

Ce n'est donc pas assez que, dans les grandes écoles, on dote les jeunes gens de toutes ces connaissances classiques ou professionnelles, qui leur permettront de conquérir leurs diplômes universitaires ou la carrière de leur choix. Sans rien retrancher à cette préparation traditionnelle, il est devenu nécessaire d'en ajouter une autre, qui, par dessus le fonctionnaire, l'agriculteur ou l'industriel, vise l'homme et son rôle social.

(1) *Quantum scit, tantum potest.*

Fortement convaincu de cette nécessité, et trouvant que, dans l'organisation actuelle de notre haut enseignement, elle n'obtenait pas une satisfaction suffisante, le comte de Chambrun a créé successivement trois chaires : l'une, d'Économie sociale, à l'École libre des sciences politiques ; l'autre, d'histoire de l'Économie sociale, à la Sorbonne ; enfin, la troisième, toute récente, d'Économie sociale comparée, à la Faculté de Droit, témoignant ainsi de la largeur de ses vues et de son désir de faire profiter de ce nouvel enseignement tous les étudiants, quelles que fussent leur origine et leur vocation.

C'est là un service éminent, qui doit valoir à sa mémoire la reconnaissance émue de ces grands établissements et de la studieuse clientèle qui les fréquente. Mais ce n'est pas le seul qu'il ait rendu à l'enseignement social.

Il aimait profondément et sincèrement la jeunesse. Avec Périclès, il la comparait « à l'aube du jour, au printemps de l'année ». Il savait que c'est aux jeunes gens qu'appartient l'avenir, qu'ils recueilleront plus tard de nos mains défaillantes le flambeau de la vie et « les destinées de la civilisation » (1), et, dès lors, que c'est d'eux qu'il faut s'occuper avec une sollicitude toujours en éveil. Il appréciait, en outre, leur chaleur d'imagination et de sentiment, que la vie n'a pas encore glacée de ses calculs égoïstes et qui les fait vibrer à toutes les grandes causes. Aussi se plaisait-il à les attirer auprès de lui et à leur témoigner une bienveillance affectueuse, dont, je le sais, ils étaient vivement touchés.

C'est dans ces longues conversations avec ses jeunes amis qu'il avait conçu, d'abord, le projet grandiose d'une école ; puis que, le

(1) Banquet de Nice, janvier 1899.

modifiant et l'ajournant sans y renoncer tout à fait, il fut amené à le transformer en une *Conférence*, dont il a eu la joie de voir l'installation et les premiers succès.

Cette Conférence, qui a son siège dans les locaux du Musée social, s'est donné librement sa constitution, inspirée des meilleurs types déjà consacrés pour les études littéraires ou juridiques. Dans la pensée de son Fondateur, elle devait rendre à ses membres le service de les obliger à penser et à travailler par eux-mêmes, d'affirmer leur personnalité par la discussion, et de les aguerrir, grâce à cette sorte de gymnastique et d'entraînement préalable, contre les contradictions et les objections qui les attendent dans la vie et qui pourraient les embarrasser, si, d'avance, ils ne s'étaient pas exercés à forger leurs convictions et à les défendre.

Pour atteindre ce but et pour armer l'élève, les cours sont insuffisants ; il faut qu'il ajoute son action propre à celle du professeur ; qu'il ne s'endorme pas dans ce dilettantisme passif qui reçoit sans rien donner. La Conférence est une sorte de laboratoire expérimental, où le jeune homme met en œuvre les principes et les méthodes qu'on lui a indiqués ailleurs, et, à ce titre, le Comte de Chambrun la considérait comme un indispensable complément de l'enseignement social.

Tel est précisément le caractère de la Conférence à laquelle il a donné son patronage. Tout en respectant avec un soin jaloux l'indépendance de ces jeunes gens, ainsi groupés sous le toit de son Musée, il a mis à leur disposition la Bibliothèque, les sources d'information et les moyens de travail nécessaires à leurs études ; enfin, pour stimuler et récompenser leur zèle, il a organisé l'attribution de bourses de voyage à ceux d'entre eux qui, d'après le jugement d'une commission spéciale composée de leurs pairs, se seraient particulièrement distingués.

rement signalés par l'activité et la qualité de leur participation aux travaux de la Conférence.

Toujours préoccupé de cette même pensée, de cette obsession, « de semer des hommes pour l'avenir », le Comte de Chambrun avait eu l'heureuse idée d'adjoindre à nos chefs de mission en Allemagne, en Angleterre, aux États-Unis, des collaborateurs choisis parmi les plus brillants élèves de nos grandes écoles et qui, guidés par des mentors expérimentés, ont appris sur le terrain leur métier d'observateurs. Il y a là toute une pléiade de jeunes gens, qui se sont fait déjà connaître par de remarquables travaux et qui demain seront des maîtres à leur tour.

Ce serait rapetisser le cadre de l'enseignement social dû au Comte de Chambrun que de le limiter à la formation des jeunes gens de nos écoles par les cours, la conférence, les bourses de voyage, les missions. Il faut faire encore entrer dans ce cadre l'enseignement donné au public et surtout aux ouvriers par les conférences mensuelles, les circulaires, les publications de toute sorte, la bibliothèque, les consultations orales et écrites, en un mot par toutes ces informations, que le Musée social réunit avec une incessante activité pour les distribuer ensuite à ses innombrables clients.

Rien ne réjouissait plus le cœur du Comte de Chambrun, « son vieux cœur d'ami du peuple », comme il se plaisait à le dire, que cette affluence de demandes venant des couches les plus humbles, que cette confiance qu'il avait su inspirer au monde ouvrier. Quel que soit leur rang social, du plus modeste au plus élevé, tous ceux qui recourent au Musée sont sûrs d'y recevoir le même accueil ; ils savent qu'on n'exigera d'eux au préalable nulle profession

de foi et, qu'on y cherche, en un mot, non à se servir d'eux, mais à les servir. Convaincus de la sincérité absolue et du parfait désintéressement du Comte de Chambrun, et voyant — peut-être non sans surprise — qu'en échange de ce qu'il faisait pour eux, il ne leur demandait rien, ils lui avaient spontanément donné leur affection, dont cette cérémonie même nous a procuré les manifestations les plus touchantes. — Le peuple sait reconnaître les siens.

C'est là certes aussi un enseignement social qui a sa portée et sa grandeur. Mais, de tous ceux que nous devons au Comte de Chambrun, le plus beau et le plus fécond, c'est à coup sûr celui qu'il nous a donné lui-même, par sa vie et son exemple. Privé de la vue des choses du dehors, il avait su trouver en lui des clartés intérieures, de hautes inspirations et, comme il me l'écrivait encore, il y a quelques semaines, le culte « de la piété humaine » alimentée au foyer de la « piété divine »; il ne pouvait se résigner à ce facile courage, si répandu d'après le mot amer de La Rochefoucauld, de supporter le malheur d'autrui et se révoltait, au contraire, contre les souffrances imméritées. Héritier d'une noble race, il avait tenu à se rapprocher du peuple, à combattre la misère, à réduire le lot des douleurs humaines, et travaillait ainsi, par surcroît, à calmer les cœurs ulcérés, à désarmer la haine par l'amour et à nous rendre ce grand bienfait de la paix sociale, qui est, à l'heure actuelle, l'un de nos plus pressants besoins.

C'est là, certes ! une grande et forte leçon, dont nous devons tous faire notre profit pour guider l'emploi de notre vie ; mais elle vise particulièrement les privilégiés de la fortune et leur apprend tout ce qu'ils auraient à gagner à de tels placements : à l'heure des renoncements suprêmes, ou n'emporte de ses richesses que le bien qu'on a fait ; on ne garde que ce que l'on a donné.

Je m'incline donc respectueusement devant ce fils de l'ancienne France qui a si nettement su comprendre les devoirs de la naissance, de la fortune et les exigences de la démocratie moderne, et qui, pour atteindre cet idéal élevé, s'est attaché, par tous les moyens en son pouvoir, à développer l'enseignement social.

A la place de ces couronnes éphémères que sa modestie nous a interdites, je dépose sur son cercueil l'hommage de nos impérissables regrets, au nom des écoles où il a fondé des chaires, de leurs professeurs et de leurs élèves, au nom de la conférence Chambrun, des boursiers et des missionnaires, au nom des ouvriers, des paysans, en un mot au nom de tous ceux qu'il a éclairés, relevés, pacifiés, aimés, pour le plus grand bien et le plus grand honneur de la France et de l'Humanité !

